

Paris, le 26 octobre 2008

Mon enfant

Il m'aura fallu longtemps, tu vois, pour accepter l'idée que tu viennes. Car t'accepter, c'était dire « oui » à l'enfant que je n'ai pas été. L'anschluss de l'enfance est chose si aisée pour une arme sans âme,

Un jour, quand ce sera le moment pour nous deux, je te raconterai mon histoire. C'est sans doute cela, l'amour, aimer raconter et entendre des histoires. Il n'y a pas d'amour sans histoire. Et puis il en va des héritages comme des sentiments: leur silence enchaîne les élans. Il est important que tu saches d'où tu viens pour en extraire, plus tard, la force de tenir debout et les yeux sur un horizon dégagé de ces ombres,

Je pose les mains sur mon ventre. Tu tambourines, tu pousses, tu fais entendre ta voix. C'est bien. Tu veux voir ce qui ne t'est pas encore donné de voir mais résonne jusqu'à toi. C'est pour cela, tu sais, c'est justement pour cela que je n'ai pas voulu, ne voulais pas que tu viennes, peur que ces résonnances, déjà, ne t'atteignent et t'empêchent de grandir car ce sont des sirènes. Comme l'a été pour moi cette voix, autrefois, qui m'a accueillie à mon arrivée à Beyrouth, « Bienvenue à l'aéroport Rafic-Hariri », la zone de réception pour les bonnes qui me tendait les bras et mon cœur qui battait la chamade de se savoir enfin en zone libre. Je ne savais pas, alors, qu'il s'agissait d'un mouvoir. Je pensais avoir appris, depuis l'enfance, pourtant, à les reconnaître. Ce monde est, décidément, un trompe-l'œil sans fin. Non. Pardon. Je ne voulais pas, ne veux pas céder, ce soir, aux fantômes cyniques. Parce que tu vas venir. Et que, cela, je l'ai voulu, le veux si fort, aujourd'hui. Parce que j'ai eu plus de chance, plus de force, peut-être, que d'autres qui ont préféré retourner là d'où tu viens pour ne plus avoir à ouvrir les yeux sur les os des charognes,

Longtemps j'ai cru, comme Rosa Parks, que « l'eau des fontaines pour les Blancs avait meilleur goût que celle des Noirs ». Mais je me trompais. L'eau des fontaines aura le goût que tu voudras lui donner. Ce soir, mon enfant, - est-ce parce que tu tambourines plus fort que les autres soirs? , j'ai envie de te dire tout ce que j'espère

avoir le courage de te dire, un jour, à haute voix, en te serrant contre moi,

Ne cède jamais aux avances du « nouvel amour » dont les apôtres prônent la virginité rentable et la maturité de l'enfance, ils te feront croire que tu as droit à ton propre plaisir quand il ne s'agira que d'assouvir le leur, parce qu'avec les gamins du Tiers-Monde, tout est tellement plus simple, n'est-ce pas...

Préserve ton œil de lynx et refuse, toujours, le regard de somnambule qu'on voudra te vendre, un sachet de poudre dans une main, le canon de fusil dans l'autre, pour des combats qui ne te regardent pas,

Et si la colère monte, qu'elle est si forte qu'elle te renverse, autorise-toi à crier, crie, que ce cri ait l'effet d'une bombe et qu'il te traverse, toi, tel une dague d'allégresse parce que ta liberté a un prix dont tu es seul à connaître l'enjeu,

Alors, ne laisse jamais les autres décider pour toi-même de tes conditions, encore moins vendre ta peau aux enchères,

Mais laisse-toi prendre par la force de l'inconnu, par la force du changement,

Vagabonde avec joie, toujours, accepte la mue avec jubilation, observe les hommes sans juger, traverse les frontières, et, de temps à autre, va hurler sous leurs fenêtres, histoire de leur rappeler que, oui, il y a aussi matière à hurler,

Peu de choses, dans le fond, tu sais, mais tout, au final

Un coeur, une âme, un corps, entiers et libres,

Dans le désir d'entretenir le feu, le mouvement, le souffle,

Tout comme je te désire, ce soir, les mains posées sur tes oreilles qui écoutent, là

*derrière,
Un désir si puissant qu'il a fini par m'arracher aux bras d'un passé rapace,*

*Aujourd'hui j'ai repris possession de moi-même, j'aime ton père et suis aimée en
retour, je suis une femme, je vis,*

Je suis une mère, aussi,

Et je t'aime,

Mon enfant,

Yeftusran.

Véronique Dimicoli

